

LES PIONNIERES DE L'ECRITURE FEMININE ALGERIENNE DE LANGUE FRANÇAISE : ENGAGEMENT ET DIVERSITE DES ECRITURES

THE PIONEERS OF THE ALGERIAN FEMALE WRITING OF FRENCH LANGUAGE: COMMITMENT AND DIVERSITY OF SCRIPTURES

BENABID Faiza

École Normale Supérieure Messaoud ZEGHAR EL EULMA -Sétif / Algérie

Faizabenabid85@gmail.com

Date de soumission : 31/10/2019 ; date d'acceptation : 11/11/2019 ; date de publication : 05/01/2020

Résumé : L'article à présent analyse l'écriture sous l'angle des écrits féminins de l'histoire de l'Algérie. Puisant de leur expérience, les écrivaines algériennes poursuivent à travers leurs œuvres la recherche d'un système oppressif dans lequel les femmes, exclues de l'histoire, s'engagent en parlant. La diversité du travail des femmes algériennes est évidente: elles occupent ce domaine, plein de talent et de provocation, doux et ironique, et parfois même maladroit. Avec obstination. Le temps d'effacement est terminé. Nous entrons dans celui de la diffusion avec une différenciation nécessaire entre les œuvres littéraires et les expressions personnelles de revendication et de témoignage.

Mots-clés : écriture féminine, engagement, langue française, diversité, Algérie

Abstract : The article now analyzes writing from the perspective of women's writings in the history of Algeria. Drawing from their experience, Algerian women writers pursue through their works the search for an oppressive system in which women, excluded from history, engage in speaking. The diversity of the work of Algerian women is obvious: they occupy this field, full of talent and provocation, gentle and ironic, and sometimes even clumsy. With obstinacy. The erase time is complete. We enter into that of diffusion with a necessary differentiation between literary works and personal expressions of claim and testimony.

Keywords : feminine writing, engagement, French language, diversity, Algeria

* * *

La production littéraire féminine francophone rayonnait dans la seconde moitié du XX^e siècle, tendance qui ne s'est intensifiée que jusqu'à nos jours. Elle s'est fortement renforcée dans les pays francophones, et s'avère certifiée la volonté des femmes de se réapproprier et de réécrire un passé qui évoquent leur propre société et le colonialisme. Rejetant le silence dans lequel le discours masculin les a gardés jusqu'à présent, certains passent à travers l'expression littéraire, tentent de subvertir ce discours et, ce faisant, placent la femme dans l'histoire de leur pays où son absence n'est plus acceptable. Les voix des femmes écrivant en français commencent à se faire entendre sur le plan littéraire. Le mérite de ces femmes semble double: non seulement elles osent parler dans un pays qui les refuse souvent, mais elles le font dans une langue étrangère. Ces femmes se joignent à la quête d'une identité culturelle libérée de l'oppression coloniale. Pour ces derniers, l'écriture est une revendication d'émancipation vis-à-vis des structures patriarcales qui les maintiennent inférieures et soumises aux hommes. Ce réveil tardif des femmes dans la littérature maghrébine s'explique par le fait que l'écriture représente l'accès à un monde et à une forme de pouvoirs autrefois réservé aux hommes. Il est ironique que ce soit le pouvoir colonial, un pouvoir oppressif par excellence, qui permette, grâce à sa politique d'alphabétisation et de scolarisation, à ces femmes d'accéder à un espace traditionnellement masculin.

Prémices de la littérature : femmes pionnières en texte

Fadhma Aïth MANSOUR AMROUCHE et Taos AMROUCHE, une mère et une fille dont les écrits et les chants sont un hommage à la culture berbère et à sa préservation, occupent, grâce au lien familial qui les unit, une place unique dans la littérature algérienne.

Fadhma: un contexte, une femme et l'histoire d'une vie

Fadhma Aïth Mansour Amrouche, la mère (1882-1967), écrivit une œuvre pionnière et rare dans la littérature algérienne, une belle et pénible œuvre hautement en 1968: *Histoire de ma vie* que Kateb Yacine présenta au texte comme « *un défi aux bouches cousues : c'est la première fois qu'une femme d'Algérie ose écrire ce qu'elle a vécu, sans fausse pudeur et sans détour* »¹¹. Encouragée par sa fille, elle commence à écrire ce qui deviendra la première autobiographie de femmes algériennes. Une biographie émouvante, où l'écrivaine livre sa profonde pensée, un roman remarquablement tissé par la première romancière française francophone. Une dame au destin exceptionnel, mais surtout douloureux, l'histoire poignante de cette vieille femme au courage et à la pugnacité indescriptibles. Dépositaire d'une tradition orale ancestrale, Fadhma Ait Mansour, dont la vie se confond avec une anthologie amère de privations, de drames et de larmes, a préservé l'omission des chants berbères immémoriaux passants le flambeau à ses enfants, dont Jean et Taos, descendants d'une lignée de chanteurs clairs.

Dans *Histoire de ma vie*, Fadhma peint la lutte de la femme kabyle du XX^e siècle, sa place entre la Kabylie, sa langue et la langue de l'Empire colonial, dans cette société kabyle qui lui impose de nombreuses contraintes, même si elle est pratiquée discrètement, mais qui la contraint à l'exil, coutumes au nom desquelles cette même société l'exclut, en la punissant déjà sévèrement, même avant sa naissance, mais aussi à cette culture berbère et à ses chants folkloriques qui lui avaient permis de supporter l'exil et de bercer sa douleur. Les textes de Fadhma sont une réponse à la pratique coloniale fictionalisation de la vie de femmes autochtones. Leurs textes autobiographiques constituent un site où ils peuvent revendiquer leur subjectivité, un site de résistance dans le contexte de l'oppression coloniale et culturelle. Bien que publiée tardivement, *Histoire de ma vie*, a été l'une des premières œuvres littéraires d'expression française publiées par des écrivains algériens en France pendant l'occupation française. Parmi les 25 œuvres publiées entre les années 1920 et la fin de la Seconde Guerre mondiale, Leila, demeure le seul roman féminin algérien mentionné est la publication en 1947 de la jeune fille algérienne Djamilia DEBECHE.

Fadhma Ait Mansour Amrouche, une vie de véritable roman fluvial. Après une enfance très difficile, elle étudie à l'orphelinat Taddart-Oufella. On lui ouvrira toutes les portes de la littérature française au cours de ces dix années passées à l'établissement d'accueil. Elle mena durant la Guerre d'Algérie, une vie pleine d'agitation, de troubles, et d'exil. Dans son livre autobiographie "Histoire de ma vie" écrit en 1968, elle raconte, selon elle : « *une vie simple, où l'on trouve du travail et des jours, des naissances, des morts, un froid cruel, la faim, la misère.*

¹ AIT MANSOUR, F. « Histoire de ma vie » (préface de Kateb YACINE), La découverte, 1968, p. 13. *l'exil, la dureté de cœur, les manières brutales d'un pays rude où malédictions, meurtres, les vendettas étaient monnaie courante...* »¹. De toute façon pour certains chercheurs, Fadhma Aïth Mansour Amrouche, « encouragée par sa fille [...] se met donc à écrire ce qui va devenir la première autobiographie féminine algérienne »

Taos AMROUCHE : une femme révoltée

Marie-Louise (Taos) Amrouche, première écrivaine algérienne, débute par *Jacinthe noire* (Charlot), suivie en 1960 par *La rue des Tambourins* (La Table Ronde) et en 1975, les romans *L'Amant imaginaire* (Société Nouvelle Morel) avec une couleur autobiographique, caractérisée par son isolement de la terre et l'exil avec lequel elle vit. Dans ses romans essentiellement psychologiques et intimes, la sœur de Jean Amrouche et la fille de Fatma Aïth MANSOUR AMROUCHE incarnent des personnages d'héroïne tragiques qui sont constamment confrontés à des échecs.

Djamila DEBECHE, femme de plume et d'action

Djamila DEBECHE, pionnière de la presse féminine dans l'Algérie colonisée, dont l'action était de faire campagne pour la promotion de la femme algérienne, tente de traduire cette lutte à travers une écriture romanesque autobiographique, publiée en 1974 *Leïla, jeune fille d'Algérie* (Alger, Imprimerie Charras, Alger), premier roman à témoigner de ce premier mouvement de littérature féminine, puis *Aziza*, publiée en 1955 (Imprimerie Imbert), subsistent, selon Boudia MOHAMMEDI-TABTI, des " romans bien conventionnels (...) où l'intrigue sert de prétexte à des développements sur la possibilité pour la " femme musulmane" de s'émanciper dans l'Algérie coloniale "

Ses écrits sont les fondateurs de la littérature féminine algérienne.

Assia DJEBAR : une pionnière de la littérature maghrébine de langue française

La résistance de l'écriture...

Assia DJEBAR est l'un des emblèmes de la nouvelle génération d'écrivains algériens de la résistance. Elle a pu absorber les idées prometteuses de son père ainsi que les principes de la doctrine islamique du droit, de la justice et de la tolérance pour développer son personnage littéraire. La femme nationale, combattante et révolutionnaire, Assia DJEBAR, représente toutes les femmes de son pays et va jusqu'à défendre leurs droits, leur émancipation et leur avancement. Elle symbolise la femme algérienne libre. Raison pour laquelle elle a été décrite par le professeur américain Thomas Speer comme une romancière de frontière et de pont suspendu entre l'Est et l'Ouest. Assia DJEBAR peut être considérée comme une figure tutélaire de la littérature algérienne d'expression française, particulièrement en ce qui concerne les femmes écrivains, mais aussi de façon plus générale à cause de la remarquable contribution que l'ensemble de son œuvre apporte à la compréhension du jeu des langues à l'œuvre dans la littérature francophone du Maghreb.

Il faudra dix ans pour que le roman d'un autre Algérien soit spectaculaire. C'est le premier roman d'Assia DJEBAR, paru dans *La Soif* en 1957, elle est sans doute la plus connue, la plus connue avec son premier roman, à vingt ans, alors qu'elle est élève à l'École supérieure de Sèvres, *La Soif* publiée dans (1957), saluée par la critique française comme une nouvelle

"Françoise SAGAN" algérienne, il s'agit pour l'écrivain d'un exercice de style. En 1958, elle publie son deuxième roman, *les impatients*, dont le thème tourne essentiellement autour de la quête de soi et du couple. Elle continue à exprimer sa révolte et ses aspirations à travers une histoire qui constitue un réservoir inépuisable. Dans la poursuite d'une carrière commencée pendant la guerre d'Algérie, deux romans vont naître *les enfants du nouveau monde*, publiés en (1962), une véritable fresque épique qui exprime sa vision de la guerre d'Algérie, et *Les alouettes naïves*,) elle a pris conscience de ce changement autobiographique qui l'obligera à arrêter d'écrire pendant dix ans, car elle sentait que le cœur de ce livre commençait à lui faire mal. Elle a cessé de publier volontairement jusqu'à ce que *Femmes d'Alger dans leur appartement* soient dans leur appartement. En (1980), Assia DJEBAR reprend l'écriture après s'être affranchie de ses propres appréhensions. Après avoir repris son souffle, son talent s'affirmera avec plus d'audace et d'innovation. Assia DJEBAR devient une voix particulière et résolue, occupant l'espace d'écriture avec la conviction dont elle contribuera au développement et à l'émancipation des droits des femmes algériennes. Les œuvres s'inscriront dans cet état d'esprit: *L'amour, la fantasia* (1985) *Ombre sultane* (1987), *loin de Médine* (1991) *Vaste est la prison* (1995), *la blanche d'Algérie* (1996), *la femme sans sépulture* (2002), *la disparition de la langue française* (2003) et *nulle part dans la maison de mon père* (2007).

L'écriture d'Assia DJEBAR, qui a été construite principalement sur l'appropriation de l'espace et du lieu, s'est révélée être un lent processus de réhabilitation pour les femmes, qui doivent utiliser tous les moyens d'expression permettant de regagner sa liberté. « *Sitôt libérées du passé, où sommes-nous ? Le présent se coagule. Sourire fugace du visage dévoilé ; l'enfance disparue pouvons-nous la ressusciter, nous, les mutilées de l'adolescence, les précipiter hors corridor d'un bonheur excisé ?*» (*Ombre sultane*). Cette liberté passée avant tout par la parole, il faut conjurer le silence : « *Je ne vois pour les femmes arabes qu'un seul moyen de tout débloquent : parler, parler sans cesse d'hier et d'aujourd'hui, parler entre nous, dans les gynécées, les traditionnels et ceux des HLM entre nous et regarder. Regarder dehors, regarder des murs et des prisons ! La femme regard et la femme voix.*» Ainsi, après soixante ans d'écriture, Assia DJEBAR a achevé son cycle romanesque. Depuis les années soixante du siècle dernier, elle a reçu le titre de responsable de la littérature féminine algérienne publiée en langue étrangère, sans se départir de ses racines arabo-islamiques.

Les années 70

Dans les années (1970) apparaissent quelques noms, celui d'Aïcha LEMSIN, avec son roman publié pour la première fois en (1976) *The CHRYSALIS*, Editions Des Femmes. L'auteure représente la vie quotidienne d'un village algérien anonyme et symbolise tout l'espace culturel et identitaire de l'Algérie. Sauf que, l'histoire est passée inaperçue en (1977) à Montpellier; elle écrira dans (1978), *Ciel de porphyre* un livre magnifique qui associe l'autobiographie, la fiction et l'histoire des femmes et leur rôle dans la lutte et leur retrait du pouvoir. La paix est revenue pendant la guerre d'indépendance de l'Algérie.

Dans son roman exceptionnel publié en (1979) à la SNED son très beau roman “*La Grotte Eclatée*”, Yamine MECHAKRA a révélé son talent d’écrivaine, unissant le récit de guerre et poétique et le roman d’amour. Préfacé par son ami et conseiller Kateb Yacine qui a assuré la notoriété durable à l’œuvre avec la fameuse phrase : « *en Algérie, une femme qui écrit vaut son pesant de poudre* »². Elle a marqué la scène littéraire avec pour avoir été le premier texte francophone écrit par une voix rebelle et symbole utopique ou outils de propagande féministe dans le langage postcolonial. Une œuvre prodigieuse et pleine d’espoir à la fois, où l’auteur jette un regard critique sur une période sanglante de l’histoire du pays, celle de la guerre de libération nationale de 1954 à 1962, à travers la voix d’un personnage féminin témoignant de l’horreur de la guerre et révèle son impact sur le sort des Algériens. Elle a représenté cette période clé de l’histoire algérienne par une voix féminine et a pu, d’une certaine manière, tromper la censure idéologique de l’époque en publiant un texte qui contient une série de discours contradictoires valorisant à la fois: le politique dicte et s’oppose à la réalité sociale patriarcale de l’époque.

Une œuvre prodigieuse et pleine d’espoir à la fois, où l’auteur jette un regard critique sur une période sanglante de l’histoire du pays, celle de la guerre de libération nationale de 1954 à 1962, à travers la voix d’un personnage féminin témoignant de l’horreur de la guerre et révèle son impact sur le sort des Algériens. Elle a représenté cette période clé de l’histoire algérienne d’une voix féminine et a réussi, d’une certaine manière, à tromper la censure idéologique de l’époque en publiant un texte qui contient une série de discours contradictoires qui valorisent les deux: dictats politiques et opposition au socialisme patriarcal. La réalité du temps. (Un travail incroyable et porteur d’espoir à la fois, où l’initiateur jette un regard critique sur une période sanglante de l’histoire du royaume, celle de la bataille pour la libération nationale de 1954 à 1962, à travers la voix d’un personnage féminin qui clarifie l’horreur de la bataille et révèle son écho sur le destin des Algériens. Elle a représenté cette étape clé de l’histoire algérienne par le biais d’une voix féminine et a pu, d’une certaine manière, tromper la censure idéologique à cette époque en affichant un document comportant un ensemble de discours opposés à toutes les valeurs, qui valorisent les deux dictats politiques et la résistance à la réalité sociale patriarcale à cette époque. À travers son premier livre, Yamina a montré son prodige et a donné au monde un stylo très talentueux, qui a été oublié au fil du temps.

À travers son premier roman, Yamina a pu dévoiler son génie et révéler au monde entier un stylo extrêmement talentueux, oublié au fil du temps. Dans son roman *Arris*, paru aux Éditions Marsa, l’écrivaine approuve autant son don pour l’écriture. Une femme au regard blessé et sensible qui raconte la douleur des autres et de la sienne, souvent avec des mots bruts, colorés et éclos. On peut citer le récit dense de Zoulika BOUKORTT *Le Corps en pièces*, paru en (1977) aux éditions (Coprah), où la narratrice en une soixantaine de pages, s’analyse, passant sa vie « au peigne fin » pour tenter de trouver « une réponse à (ses) angoisses », en trouvant le mensonge et en essayant de contrôler par l’écriture ses fantasmes et de « retrouver une possible identité (...) », et *L’Oued en crue* de Bédya BACHIR publié en (1979) aux éditions du (Centenaire) mais écrit en 1960, un récit témoignage sur les tragédies et les luttes d’une famille algérienne dans les années (1940) à (1960), et, en arrière-plan, celle du pays avec son ensemble de souffrances, de guerres et de morts.

² Exprime par Kateb Yacine dans la revue El Djazairia de l’UNFA des années 70 ; une sentence qu’il répétera dans la préface à *La Grotte éclatée*, roman de Yamina MECHEKRA

Effervescence féminine dans les années 80-90

Le mouvement s'accélère dans les années 80, et, brusquement, les écritures féminines se sont multipliées et ont pris de l'ampleur considérable, que ce soient des écrivaines qui se sont imposées pendant la décennie, ou celles moins connues qui n'aient pas moins contribué au bien-être de la femme. Parmi elles, on cite : **Hawa DJABALI**, **Fettouma TOUATI**, **Djanet LACHMET**, **Leïla HAMOUTENE**, **Latifa BENAMENSOUR** pour les fictions, ainsi que **Farida BELGHOUL** et **Fatima GALLAIRE** pour le théâtre ; elles ont chacune participé à affirmer leur identité féminine.

La très grande écrivaine qui donna en 1998 l'un des plus beaux romans algériens, *Glaise rouge, Boléro, pour un pays meurtri*, **Hawa DJABALI** connu dans les milieux culturels et journalistiques à Constantine et à Alger. L'écrivaine a marqué les lecteurs par son œuvre *Agave* (1983) qui connaît dès sa sortie un beau succès, un premier roman à ne pas consacrer une seule de ses lignes à la guerre de libération nationale, le récit est entièrement tourné vers les questions contemporaines et brûlantes au sein de la société algérienne dont celles du : les relations familiales, les relations de couple et de l'amour sa difficile émergence, le travail de la femme et son épanouissement amoureux problématique, le rapport inventif à la tradition créatrice. Le remarquable roman parle de la difficulté de communiquer entre conjoints, et d'une grande introspection, d'une tension soutenue jusqu'à la fin, ou un « nous » conjugal peut vraiment se former, mais la ville ou le foyer va vivre est « un immense abattoir ». Un texte très bien serré s'insère parfaitement dans le contexte culturel et social de l'Algérie ou bien souvent l'homme à tendance a écrasé la femme.

Quant à **Fettouma TOUATI**, son roman *Le Printemps désespéré* (1984) témoigne de l'injustice, la souffrance, l'enfermement, le malheur et l'échec multiforme qui atteignent les femmes dans leur vie. Elle sera ainsi rejointe par **Myriam BEN**, publiées-en (1986), son roman, *Sabrina, ils t'ont volé*, qui raconte l'impossibilité d'une vie harmonieuse du couple dans la société algérienne «libérée». Le roman a une tonalité nouvelle permettant de porter un regard lucide sur le devenir de l'indépendance. L'auteure a continué à écrire dans différents registres dont le registre poétique et le registre théâtral jusqu'à sa mort en 2001. En 1986, **Farida BELGHOUL** publie son roman *Georgette* et remporte le prix du meilleur premier roman, le prix Hermès. Ce livre devient très vite un roman capital dans les études universitaires et s'intègre dans la littérature de beurre. Dans cette œuvre, il s'agit de raconter l'histoire d'une jeune fille dont les parents sont des immigrants d'origine algérienne pendant une journée d'école.

La narratrice de sept ans qui est aussi le protagoniste a tenté d'évoluer dans un contexte social et éducatif où la question de l'identité est figée et limitée.

Djanet LACHMET dans *Le Cow-boy* (1983) fait retour avec l'histoire d'une enfance durant la colonisation, pour ramener à la vie de confluence entre jeunes personnes de milieux différents. Le roman met en scène une narratrice en révolte contre sa mère soupçonnée de ne pas l'aimer assez, contre l'école (ce qui est assez original quand on sait comme est valorisé dans toute la

production féminine cet espace d'où peut venir la liberté), soupçonnée de mentir et où sa relation, combien innocente, avec un jeune Français, le cow-boy, est perçue comme scandaleuse dans un univers où chaque communauté se protège soigneusement de l'autre; faisant une telle place à une relation hors norme.

Le roman lui-même s'inscrit en marge du discours littéraire habituel plus enclin à montrer les barrières que la transgression que représente à l'époque cette amitié amoureuse, bien plus "choquante" que la relation à l'étrangère, présente, sur un mode plus ou moins fantasmagorique dans une bonne part de la littérature masculine. L'œuvre décrit la révolte de la petite fille et de l'adolescente (le traitement paradoxal de l'espace montre très bien cette révolte) dont la relation troublée avec la mère rend pénible le passage à l'âge adulte dans un pays en proie à de douloureuses mutations.

Les années quatre-vingt et le début des années 90, annoncent l'émergence de celui qui devint un écrivain majeur, un grand nom s'imposa rapidement: Malika MOKEDDEM, qui représente l'une des voix féminines les plus exigeantes de l'émancipation de la femme et de son autonomie. Elle a enrichi la bibliothèque mondiale en soulignant sa vocation littéraire, avec ses deux romans *Les hommes qui marchent*, en (1990) et *Le Siècle des sauterelles* en (1992), en créant des personnages féminins en perpétuelle migration et qui les mènent inéluctablement à la migration, l'auteur souligne la marginalité de ses héroïnes et leur incapacité à se développer dans une société dans laquelle les interdits et les tabous s'établissent comme des bastions et donc comme le combat des femmes. De roman en récit, Malika MOKEDDEM crée une galerie inoubliable de portraits de femmes: la première, *Leïla*, a été suivie par *Yasmine* qui, elle-même, cède la place à *Sultana* dans *L'Interdite* (1993 et mention spéciale du Prix féminin) et à *Kenza* dans *Des Rêves et des assassins* (1995). La *Nour* de *La Nuit de la lézarde* (1997) resitue entièrement dans un ksar un destin de femme solitaire et marginale, revendiquant, dans un milieu traditionnel, son statut de liberté.

Maïssa BEY : l'écriture de la révolte et la voix des femmes d'Algérie

Maïssa Bey est certainement l'une des plus belles plumes algériennes. Auteure, de *À contre-silence*, *Entendez-vous à la montagne*, *bleu-blanc-vert*, c'est sans doute celui dont l'œuvre a été la plus revendiquée, à la fois par le nombre et la qualité de ses romans et de ses nouvelles, que par leur diversité. Avec son premier roman, *Au commencement était la mer* (Marsa, 1996), elle ouvre une œuvre puissante, troublante et lumineuse à bien des égards. Le roman brise le silence et les tabous, il dénonce les violences faites aux femmes en Algérie. Un roman d'amour, de haine, de trahison et de lâcheté attire fortement le réveil d'un Antigone moderne. Bey évoque l'intolérance d'une société de plus en plus prudente et incompréhensible, sans même accepter le désir de liberté des femmes, la violence qu'ils ont subi les à pousser à se soulever, désireux de dévier, mais ont également créé cette «grande chaîne de solidarité», les plaçant au cœur de la tourmente collective et du dilemme auquel les jeunes femmes doivent faire face. Elle continue à exprimer des thèmes familiers à travers des romans et des romans: la non-transférabilité entre les peuples, la nausée d'une société sexiste, la révolte contre l'obscurantisme, etc.

Depuis son premier roman, publié en 1996 par la revue algérienne Littérature / action et réédité en 2003 dans les numéros de l'Aube, *Au début était la mer* (1950) Maïssa Bey continue de visiter les plis et les rides de la vie des femmes dans l'Aube en Algérie. En tant qu'héroïne de son

dernier roman *Hyzia*, l'héroïne avait conduit l'audace jusqu'au bout et payé un lourd tribut. Dans son récit polyphonique, la jeune fille, entourant un narrateur, a amené le lecteur à mélanger des voix dans une institution pour personnes défavorisées où les naufrages ont été entendus, avec un destin incroyable. En 2005, la fille amnésique d'*Aspanish* ne s'est pas tournée vers le passé. Ils ont erré dans le labyrinthe de leurs peurs lorsque la terre s'est ouverte lors d'un tremblement de terre fatal à Alger. Des meurtriers et, en même temps, des rédempteurs pour ceux qui peuvent trouver une vie au-delà de ce qui leur a été imposé.

Nina BOURAOUI

Tout aussi inquiète à l'égard de Nina BOURAOUI, aucun de ces romans *Le voyeur interdit* (1991) (Gallimard,) qui l'a fait connaître, *Poing mort* (1992) (Gallimard) *L'Âge blessé* (1998) (Fayard) *Le jour du séisme* (1999) (Stock), n'est ni particulièrement facile ni euphorique: certaines sont même d'une dureté rare: *Le bal des murènes* (1996) (Fayard) par exemple, est remarquable à cet égard. Placé sous le signe du délire d'un adolescent malade, partagé entre l'amour de sa mère et une haine qu'elle exprime avec violence, il instaure un univers délirant que rendu en images pénibles, hallucinatoires et même témoignant d'une extrême souffrance. Derrière cet univers, il y en a un autre, horrible aussi, bien que de nature différente, la cave de la maison où il habite ayant été un lieu de torture. Pas de répit, pas de plage de paix, tout est souffrance, humiliation: la tragédie de l'enfant mal aimé, le déchaînement de la vie de la mère, la torture qui détruit les êtres et sur laquelle la narratrice s'attarde parce que, comme on l'apprend dans les dernières pages du récit, c'est là que se trouve l'origine de toutes ces souffrances intolérables de l'histoire. L'avant-dernier roman, *Garçon manqué* (Stock, 2000), semble marquer un tournant. Différent des romans précédents, il a la force et la violence, mais ils le sont d'une certaine manière, et même si l'univers décrit est toujours marqué par la souffrance et la révolte, contre-balancé par l'amour qui s'exprime sans réticence vis-à-vis des êtres (les amis, sa famille) et un pays enfin nommé, lieu de toutes les larmes; contradiction et ambiguïté sont les figures centrales du roman qui décrit la difficile réconciliation des contraires dans des sociétés peu ouvertes à la différence.

XXI^e siècle : écrivaines à suivre

Hajar BALI, Malika MADI, Samira NEGROUCHE, Kaouthar ADIMI

Pour l'Algérie, la fin du vingtième siècle et le début du nouveau siècle ont été des années difficiles. Dans un pays souffrant de violence, de mort et d'exil, certaines personnes ont déjà relevé le défi de la survie culturelle.

C'est le cas de Hajar BALI - nom de plume Djalila KADI-HANIFI (1961) qui crée alors une association culturelle, Chrysalide, tout à la fois rencontre de lectures, laboratoire de théâtre et cinéclub. Elle était professeur de mathématiques à l'université de Bab-Ezzouar (Alger) et avait du mal à passer de ses propres écrits à sa révélation publique. En tant que grande lectrice, elle n'était pas à la hauteur des innombrables écrivains qu'elle lisait. Dans le cadre du spectacle théâtral de Chrysalide, elle s'est lancée dans une découverte ouverte accompagnée du choix d'un pseudonyme qui protège de nombreux écrivains d'Assia DJEBAR à Maïssa BEY. Elle associe le nom

de sa grand-mère maternelle, « Bali » au prénom de Hajar, mère d'Ismaël et esclave d'Abraham. « *Seule, cette femme, mère symbolique de la nation arabe, a ainsi subi l'épreuve de maintenir en vie son enfant* ». La première collection, publiée par BARZAKH, *Rêves et Oiseaux* en (2009), consiste en une série de textes théâtraux, écrits pour la plupart à des résidences d'écriture en France, au Québec et au Mali : « *là, il me semble que je revisite ma vie avec plus de sérénité et de lucidité. Je suis ailleurs, mais, dans la tête, je suis totalement disponible pour regarder et, peut-être, témoigner de ce que je vis ici en Algérie. Les résidences d'écriture sont, pour moi, plutôt que des sollicitations à l'écriture, des opportunités pour l'auteur de vivre de ce qu'il aime faire* ». Habituellement, plus particulièrement à Castle, il est à la fois précis et mystérieux, ce qui suggère une période que les Algériens n'ont pas surmontée et ne l'ont pas décrite : on sent l'influence de Kafka que l'on retrouve aussi dans le recueil de nouvelles plus récent dans « un petit grain de pastèque ».

Trop tard, un recueil de huit nouvelles a été publié en (2014) par BARZAKH. Dans le premier récit, l'échange de la narratrice, une jeune femme désillusionnée, avec un cafard est à la base de l'expression du changement sincère, des relations à la politique, de la guerre d'Irak à la situation en Algérie et du symbole de la vie humaine : « *partout sur la terre il y a des cafards et des éradicateurs de cafards. Je devrais noter ça dans mon cahier : nous sommes tous des cafards pour les uns et des éradicateurs pour les autres. En descendant dans l'échelle de la cafardise, on peut se demander s'il existe un niveau ultime, une sorte de dernier sous-sol. Autrement dit, les cafards dénichent-ils toujours plus méprisables qu'eux, plus apte à recevoir leur venin ?* ».

Malika MADI (1967) est une écrivaine belge d'origine algérienne, auteur de plusieurs livres et notamment de deux romans. Son premier roman, *Nuit d'encre pour Farah*, a été publié aux Editions du Cerisier en (2001) et a reçu le Prix étudiant. Il a raconté l'histoire d'une famille algérienne immigrée qui vivait en Belgique avec ses trois filles, Latifa, Lila et Farah. Les deux aînés mobilisent toute l'énergie de la mère pour une éducation qui fasse de bonnes femmes selon les "valeurs" de la culture d'origine, les plus jeunes peuvent être plus libres et continuer à étudier. Mais son monde est en train de changer lorsque ses deux sœurs s'enfuient parce qu'elles veulent échapper au mariage organisé par leurs parents en Algérie. Ils ont recours à Farah, qui est emmenée de force et mariée. Sa situation en Algérie n'a rien à voir avec sa vie en Belgique: Farah est sacrifiée à une conception étroite et tendue de la tradition. Il s'agit d'un sujet différent de la lutte acharnée entre deux cultures et le mariage forcé, des thèmes qui sont déjà assez rudes en eux-mêmes et que cette fois le romancier a publiés dans *Les silences de Médéa* (2003) à Bruxelles.

À Médéa, Zohra est une fille "idéale et parfaite": une bonne musulmane, belle, douce et sereine, la maîtresse qui porte le hidjeb par conviction et obéissance à Dieu. Cependant, elle est kidnappée par des islamistes et revient merveilleusement, mais silencieusement. Il n'y a pas de voyeurisme indécent dans **Malika MADI**, mais la suggestion du refus de Zohra de dissimuler une blessure. Tout un terrible secret qui fait d'elle un mort-vivant jusqu'à sa libération. La romancière est active dans le domaine des associations en (2002), elle participe à un collectif d'intellectuels du Maghreb en Belgique, *Rompre le silence*. En (2003), elle publie *Belges sans en avoir l'air*. En (2008), réédité en (2012), elle a publié un essai, en collaboration avec Hassan

BOUSETTA, *Je ne suis pas raciste*, mais... Notons aussi un texte théâtral en (2013-2014), « *Sucre, venin et fleur d'oranger* ».

Samira NEGROUCHE (1980) vit et travaille à Alger où elle est médecin. Elle est connue dans les cercles confidentiels de la poésie. Elle a bénéficié de la résidence littéraire en France dans des réseaux qui lui offrent des espaces de découverte, de création, d'identification et de reconnaissance. Elle est également active dans les cercles culturels en Algérie. Traductrice de poésie arabe contemporaine et de poésie berbère, certains de ces poèmes sont traduits en espagnol, grec et italien.

En (2012), elle a publié une anthologie de poètes algériens contemporains aux éditions de l'Amandier à Paris, *Quand l'amandier reflurira*. Parmi ses collections, notons le premier (2001), *Faiblesse n'est pas de dire* (BARZAKH). En (2003) à Alger et Toulouse, *L'Opéra cosmique*. *Le Jazz des oliviers* en (2010). Elle a donné sa contribution à de nombreux collectifs, notamment en 2012, "*Sept petits monologues du jasmin*", dans *Histoires minuscules des révolutions arabes*, (Montpellier, Chèvrefeuille étoilé).

Kaouthar ADIMI (1986), l'écrivaine qui clôture ce panorama, se révèle être une véritable surdouée des lettres, elle a fait une entrée remarquable dans la littérature il y'a six ans par son premier livre *L'Envers des autres* (2011) (Actes Sud), le roman rencontre l'intérêt général en Algérie. Suivi de son deuxième roman *Des pierres dans ma poche* publiée en (2015), aux éditions (BARZAKH). Dans ce roman, l'auteure rend compte avec un ton criant des faiblesses de sa société algérienne. Elle a pris soin de casser le cliché de la femme au foyer, emprisonnée et soumise. La romancière, à travers un portrait psychologique du personnage, dénonce la vérité sociale et historique de cette époque et l'humeur des personnes vivant dans la même situation. Elle publie *Nos richesses*, son troisième roman, aux éditions du (Seuil), publié également aux éditions BARZAKH (Algérie), l'une des œuvres retenues pour la première sélection des prix Goncourt et Renaudot en (2017). *Le Sixième Œuf*, nouvelle sombre, a été publié en décembre (2011) dans le recueil collectif "Alger, la nuit" aux éditions (BARZAKH). Le roman *Le Chuchotement des Anges*, a été publié en mars (2007) dans le recueil collectif "Ne rien faire et autres nouvelles" de Buchet-Chastel.

Enfin, il convient de noter que ces écrivains, comme leurs aînés, sont pris dans une histoire "périphérique" dans le grand concert orchestré par l'Europe. Quel que soit leur désir de libérer les événements historiques, ils ne peuvent pas s'échapper. Il existe une situation à la fois objective et subjective, qui conduit souvent à une dualité à tel ou tel niveau de travail. La position de ces créateurs, ceux qui n'ont pas vécu, comme on peut l'appeler. La dure histoire coloniale de la souveraineté de l'Europe sur le Sud n'est pas moins ambiguë, malgré leur volonté de créer une littérature indépendante.

L'objectif de ce panorama est de sensibiliser le point de vue d'une recherche qui ne se limite pas à une étude particulière d'un écrivain, mais aux créations d'un mouvement plus vaste qui est le seul capable de percevoir les véritables innovations et de prendre des discours, qui, aussi intéressants et courageux soient-ils, sont conformes aux codes existants et sous-tendent des recherches esthétiques qui, selon nous, sont les seules à créer une dynamique artistique entraînant polysémie et renouveau thématique et formel.

Sources bibliographiques

- BELLOULA, N., Article de presse « *Culture : L'œuvre romanesque d'Assia DJEBAR, Algériennes aux frontières de l'interdit* » in : <https://www.lesoirdalgerie.com/articles/2015/02/09/article.php?sid=174425&cid=16>. Consulté le 15.10.2019.
- BENAMARA, N.2010. « *Pratiques d'écritures de femmes algériennes des années 90 Cas de Malika MOKKEDEM* », thèse de doctorat sous la direction de Professeur BOUALIT Farida, Dr. CALLE-GRUBER, Université de Bejaïa.
- BOUBA, M.T. 2003 « *Regard sur la littérature féminine algérienne* », *Algérie Littérature/Action*, Marsa Editions, n° 69-70, mars-avr, p. 77.
- CHAULET ACHOUR C, 2000. « *Les stratégies génériques des écrivaines algériennes (1947-1999). Conformité et innovations* », *Palabres*, revue d'Etudes Africaines, Numéro 1, -2, p. 233-245.
- CHAULET ACHOUR, C, 2016. « *Claviers féminins Algérie littéraire à découvrir* », *Diacritik*, Numéro
- CHAULET ACHOUR, C, 2018. « *Littérature féminine algérienne (langue française) : une histoire en cours de constitution* » in *Revue de Littérature maghrébine et comparée*, Univ. de Rabat, Numéro 14.
- DEJEUX J., 1994 « *La littérature féminine de langue française au Maghreb* », Paris, Khartala Editions, P. 81-88.
- KASSOUL A, 1999. « *Femmes en texte. Petite histoire de la littérature algérienne d'expression française 1857-1950* », *Insaniyat*, Numéro 9, Pages 67-72.
- MOHAMED-TABTI, B., (2003). « *regard sur la littérature algérienne* », *Algérie Littérature / Action*, Numéro 69, p 77-87.